

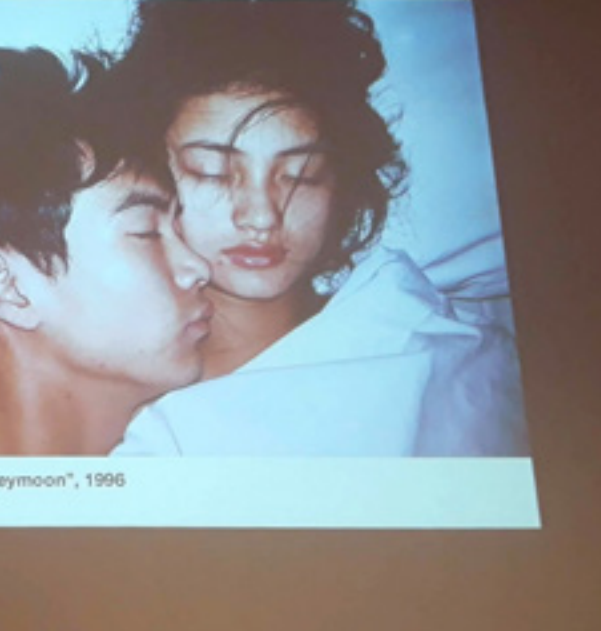
# LA CRITIQUE D'ART



Vivienne Chow (gauche) et Delaine DeBas (droite) lors de la table ronde consacrée à la censure politique, Berlinische Galerie, 4.10.2019 © photo : Anja Teske.

## FACE AUX CRISES DES TEMPS PRÉSENTS

Chaque année, l'une des sections nationales de l'Association Internationale des Critiques d'Art organise un congrès, délivre deux prix, et met à l'honneur ses pairs et leur participation, aux côtés d'artistes, de commissaires et de galeristes, à l'émergence de formes et d'expériences sensibles. Cet automne c'est en Allemagne – à Cologne puis à Berlin – que différentes générations de critiques, vivant et travaillant dans des pays et contextes multiples, ont pu se retrouver, écouter et échanger.



Présentation de Wenting Tao,  
prix AICA de la critique émergente.  
Photo © Konstanty Szydowski

“Populisme et nationalisme” : par ce titre, le congrès prenait le parti d’interroger la place de l’art, et de la critique d’art, face aux crises majeures qui agitent aujourd’hui les démocraties. C’est d’abord l’engagement des artistes qui a été salué, et leur capacité à faire œuvre tout en prenant à partie les institutions, en dénonçant leur propension à devenir des “vitrines de la plutocratie” — une démocratie gouvernée par l’argent. Par cette expression, et le rappel des œuvres d’Andrea Fraser ou de Hans Haacke, Julia Voss cherchait à rappeler au critique d’art sa responsabilité face au système dont il/elle dépend lui aussi. Julia Voss s’est ainsi fait l’écho des actions artistiques militantes de Nan Goldin face à la famille Sackler, des conférences d’Andrea Fraser ou de Hito Steyerl, en interrogeant à la suite le/la critique d’art sur ses propres engagements. C’est dans cette perspective que l’AICA Allemagne a délégué le prix pour l’ensemble de sa carrière de critique à Walter Grasscamp, qui a particulièrement accompagné l’œuvre de Hans Haacke depuis ses débuts, et s’est largement investi dans l’écriture pour imaginer d’autres formats d’institutions et d’autres rapports entre œuvres, musées et politiques. Son allocution lors de la remise du prix a mis la relation aux œuvres et aux artistes mais aussi le partage d’un engagement intellectuel et politique au centre de l’écriture critique.

Le congrès a largement fait entendre les dérives des systèmes institutionnels qui donnent une place centrale aux donateurs, mais aussi celles des forces politiques qui ne proposent plus d’alternances et de pensées différenciées. Elles présentent un front commun mais sans accord, rempart démocratique bien fragile face aux progressions inquiétantes des partis nationalistes. Pressurisé par des médias réclamant des réponses immédiates, le critique d’art, comme le rappelait Nina Power, lutte pour trouver le temps d’une deuxième réponse réfléchie, non dominée par les humeurs du moment. C’est aussi l’intérêt de ces congrès de l’AICA que de permettre à la critique d’art de réfléchir ses conditions et d’interroger ses propres dérives. Si la parole critique était ici paritaire, peut-être parce que davantage épargnée par la faiblesse de son pouvoir face au marché de l’art, elle n’en était pas moins concernée par la nécessaire remise en cause des schémas patriarcaux que subissent les artistes femmes et qui fragilisent leurs carrières. S’il y eut des communications sur les combats féministes et des interrogations sur les effets (ou absence d’effets) du mouvement #metoo dans le monde de l’art, ce qui ressortit de ce dernier congrès de l’AICA fut la puissance des paroles féminines et leur engagement dans les débats.

Un défi majeur pour les musées aujourd’hui est de réenvisager la notion de patrimoine culturel sous l’angle du postcolonial. Les conférenciers invités à débattre de ces enjeux ont rappelé la complexité des contextes, préconisant des processus lents et au cas par cas. Face à ces positions, la performance d’Arlette-Louise Ndakoze, articulante perspectives décoloniales et production de savoirs, s’est clairement démarquée. Dans une parole vivante et incarnée, célébrant l’oralité et le temps long de l’humanité pour s’opposer aux structures spatio-temporelles des cultures occidentales, elle a répondu à ces positions

**LE PRIX AICA DE LA CRITIQUE D’ART ÉMERGENTE A ÉTÉ REMIS À WENTING TAO (NÉE EN 1996 EN CHINE, BASÉE AUX USA DEPUIS 2004) POUR SON ARTICLE INTITULÉ “HOW THE CURATORIAL STEREOTYPING OF CHINESE ART ESSENTIALIZES THE WORK OF ZHENG GUOQUAS”, PUBLIÉ DANS HYPERALLERGIC EN MAI 2019. ELLE Y INTERROGE LE TROPISME OCCIDENTAL D’INTERPRÉTATION OU PLUTÔT DE MÉSINTERPRÉTATION D’ARTISTES CHINOIS RÉDUITS À DES MESSAGES SPIRITUELS OU POLITIQUES, À PARTIR DU CAS PARTICULIER D’UNE EXPOSITION DE ZHENG GUOQUA AU MOMA. L’ARTICLE EST TÉLÉCHARGEABLE EN LIGNE : [WWW.AICA-INTERNATIONAL.SQUARESPACE.COM/YOUNG-CRITICS-PRIZE](http://WWW.AICA-INTERNATIONAL.SQUARESPACE.COM/YOUNG-CRITICS-PRIZE)**

dominantes par un plaidoyer vivifiant pour la restitution. En réunissant soixante sections nationales et en faisant de la liberté d’expression et de la construction d’une mondialité de diversités un enjeu fondamental, l’AICA ne pouvait que regretter que le débat sur ces questions essentielles se soit fait en l’absence de personnalités du monde de l’art des anciens pays colonisés. La parole de la diaspora, comme celle d’Arlette-Louise Ndakoze, qui met en pratique les schémas décoloniaux au sein d’un lieu berlinois, le SAVVY Contemporary<sup>1</sup>, fonctionnant sur des modalités collectives et articulante art et social, était ainsi indispensable.

Le rôle politique du critique d’art est aussi d’exercer sa vigilance à l’égard des dérives nationalistes, voire fascistes de l’art, car l’artiste, pas plus qu’un autre, n’est à l’abri des sirènes du populisme. L’intervention de Marek Wasilewski sur la scène polonaise était à ce titre particulièrement édifiante, montrant, exemples précis à l’appui, nombre de cas d’expositions ou d’œuvres alimentant la montée en puissance symbolique des partis d’extrême-droite. Le plus troublant est de retrouver ainsi nommés des artistes bien intégrés sur la scène internationale, dont on ne soupçonnait pas l’ambivalence de leurs rapports aux pouvoirs politiques locaux. L’artiste, même reconnu, est parfois loin de la figure idéale, mythique pour l’Allemagne, d’un Hans Haacke. Les discussions ont aussi conféré une place importante au tableau *The critics* de Neo Rauch, figure de proue de la scène de Leipzig incarnant le retour au figuratif qui a ironisé avec une crudité assez violente sur la place du critique. Le tableau a été largement commenté dans ses ressorts symboliques et sur ce qu’il raconte d’un contexte sociologique de l’art et du marché de l’art, mettant à l’honneur des valeurs passéistes, et rappelant d’autres moments de l’histoire avec la montée des fascismes en Europe au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

Le moment politique est grave. Les défis majeurs et les complexités de toutes parts font de ces rencontres entre scènes de l’art et contextes de vie variés des temps forts. Un congrès, ce sont de nombreux échanges et discussions passionnées, mais aussi des moments de détresse, des appels à l’aide, adressés depuis Hong-Kong, par exemple. La parole critique est un combat et nécessite une attention tout autant intellectuelle qu’empreinte d’humanité. Elle se construit dans ces partages de l’esprit, et affirme sa dimension populaire en prenant part à la vie quotidienne, en déjouant les clichés car, comme le rappelait Paul O’Kane dans sa communication, il est urgent de “sauver le pop en se battant pour dissocier le populaire du populisme”. Un congrès de l’AICA est une fête de la critique d’art qui se bat pour affirmer la place de la réflexion et du partage des connaissances dans l’expérience sensible de l’œuvre. Il s’est clôturé par la performance d’Andrea Marioni, *Crazy Holidays*, qui, au rythme d’un refrain de chanson pop et d’un parfum de bière renversé, a adressé au public les angoisses post-traumatiques d’un artiste de retour d’un voyage qui l’a mené à découvrir le quotidien d’un camp de réfugiés en Grèce. Interrogeant le traitement médiatique et l’hypocrisie européenne à ne pas vouloir se saisir de ces histoires comme de la sienne propre, la performance intense créait malaise et intimité en questionnant une fois encore la place de chacun dans ces combats politiques.

Mathilde Roman